

**Henderson's Boys VI:
Tireurs d'élite**

**Cet extrait gratuit a été téléchargé sur le site www.cherubcampus.fr.
Il ne peut être reproduit sans l'autorisation expresse des éditions
Casterman. Il ne peut être mis à disposition en téléchargement sur un
autre site sans autorisation.**

www.casterman.com

casterman
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris cedex 13

Publié en Grande-Bretagne par Hodder Children's Books, sous le titre: *One Shot Kill*
© Robert Muchamore 2012 pour le texte.

ISBN : 978-2-203-06081-4
N° d'édition : L.10EJDN001099.N001
© Casterman 2013 pour l'édition française.
Achevé d'imprimer en août 2013, en Espagne.
Dépôt légal : octobre 2013 ; D.2013/0053/423
Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n° 49.956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Robert Muchamore

TIREURS D'ÉLITE

Traduit de l'anglais par Antoine Pinchot

casterman

PREMIÈRE PARTIE

16 mai 1943 – 1^{er} juin 1943

Au milieu de l'année 1943, la Seconde Guerre mondiale a tourné en faveur des Alliés. L'armée du Reich est défaite en Afrique et sur le front de l'Est. Les bombardiers britanniques et américains pilonnent sans relâche les villes allemandes.

Pourtant, Hitler croit toujours à la victoire. Il est convaincu que le pacte qui lie l'URSS aux États-Unis volera bientôt en éclats, et que ses nouvelles armes révolutionnaires lui permettront de renverser la situation.

CHAPITRE PREMIER

Le *Fat Patty* était un bombardier quadrimoteur B-17. Si son équipage était exclusivement composé d'Américains, il était placé sous commandement britannique, au sein d'un escadron de la Royal Air Force formé pour les opérations spéciales. Il avait pris les airs quatre heures plus tôt et filait vers les côtes françaises. Outre le pilote, le copilote et le navigateur qui occupaient le cockpit, l'appareil avait à son bord sept spécialistes chargés de l'équipement électronique et des tourelles de défense, ainsi que deux agents de renseignement qui s'apprêtaient à être parachutés en territoire occupé.

L'équipage du *Fat Patty* était composé de vieux briscards. À plusieurs reprises, ils avaient semé les chasseurs de nuit de la Luftwaffe¹ et bravé les défenses antiaériennes pour larguer des espions au fin fond de l'Allemagne ou des armes aux groupes de résistants d'Europe de l'Est.

À leurs yeux, cette intrusion dans le ciel français n'était qu'une mission de routine. Après le décollage, l'appareil avait survolé la Cornouailles puis décrit un arc au-dessus de l'Atlantique, où aucun appareil allemand n'osait plus s'aventurer. Les agents devaient être parachutés en pleine campagne, à quelques kilomètres de la ville portuaire de Lorient et de sa base de sous-marins fortifiée.

1. Nom porté par l'armée de l'air allemande de 1935 à 1945.

L'opérateur radio se prénomma Dale, mais ses compagnons l'appelaient « le vieux ». Il avait trente-cinq ans, soit dix de plus que le pilote. Les autres membres d'équipage étaient plus jeunes encore.

Dale frotta ses mains gantées, souleva l'un de ses écouteurs et se tourna vers la jeune fille accroupie derrière lui, son parachute serré contre la poitrine.

— On se les gèle, n'est-ce pas ? cria-t-il de façon à couvrir le vacarme produit par les moteurs. J'ai une Thermos de café, si tu as besoin de te réchauffer.

La cabine était plongée dans la pénombre. Seule la lumière produite par les cadrans du cockpit et les rayons de lune filtrant au travers des tourelles vitrées permettaient de s'orienter.

— Je préfère m'abstenir de boire, répondit Rosie Clarke en désignant un tube flexible relié au fuselage. Je ne vois pas comment je pourrais utiliser vos... toilettes avec un minimum de dignité.

— Je comprends, sourit Dale. Quel âge as-tu ? Dix-huit, dix-neuf ans ?

Née en Angleterre et élevée en France, Rosie n'avait pas encore fêté son dix-septième anniversaire. Elle se sentait flattée, mais redoutait qu'il ne s'agisse d'un piège qui se refermerait sur elle dès son retour au quartier général de CHERUB.

— Malheureusement, je ne peux pas répondre à cette question. Les règles de sécurité, vous savez ce que c'est.

Dale hochla la tête. Rompu aux manœuvres de largage, il ne se préoccupait guère du sort des agents qu'il conduisait en territoire ennemi, mais Rosie lui rappelait sa fille laissée au pays.

— D'où venez-vous ? demanda-t-elle.

— Du comté de Garfield, dans l'Utah. Je parie que tu n'en as jamais entendu parler.

Le bombardier se cabra brutalement, si bien que Rosie dut poser les mains sur le sol de la cabine pour ne pas basculer jambes par-dessus tête. Elle sentit son estomac se retourner. Jusqu'alors, le pilote était demeuré au-dessous de la couverture des radars allemands, mais il devait prendre de l'altitude afin de localiser la zone de saut.

Les membres d'un groupe de partisans locaux étaient censés activer une balise lumineuse alimentée par un générateur électrique dès qu'ils entendraient les moteurs du *Fat Patty*. Eugène, le coéquipier de Rosie, se courba en deux pour se glisser hors du cockpit.

Ce militant communiste de vingt et un ans avait été chargé par Charles Henderson, l'officier de commandement de Rosie, de coordonner les réseaux de Résistance de la région de Lorient. Pendant deux ans, il avait recruté un grand nombre de partisans et les avait initiés aux techniques de sabotage et de renseignement dans le but de détruire la base de sous-marins fortifiée de Keroman.

Si Rosie flottait dans sa tenue de combat, celle d'Eugène semblait avoir été taillée sur mesure. Ses sourcils anguleux et ses cheveux gominés lui donnaient des airs de vampire de cinéma.

— Tout se passe comme prévu ? demanda Rosie.

— On attend plus que le signal lumineux, répondit Eugène. J'ai insisté pour observer le terrain depuis le cockpit. La dernière fois que j'ai sauté, le navigateur a confondu la balise avec un projecteur de la DCA allemande et j'ai dû marcher vingt kilomètres pour rejoindre mon objectif initial.

Eugène avait rejoint l'Angleterre pour rendre compte de son travail auprès de ses supérieurs, recevoir une formation aux techniques d'espionnage et s'accorder un peu de repos après deux années d'opérations clandestines en territoire occupé.

Rosie, elle, s'apprêtait à sauter pour la première fois depuis qu'elle avait obtenu sa qualification de parachutiste, deux ans

plus tôt. Dès que le contact serait établi avec les membres du réseau d'Eugène, elle remplirait les fonctions d'opératrice radio et se chargerait de la formation des jeunes résistants.

Dale ôta ses écouteurs, quitta son siège et s'accroupit près d'une trappe aménagée dans le sol de la cabine. Quelques secondes plus tard, une ampoule rouge placée à la verticale de l'ouverture s'alluma.

— Balise droit devant, lança le pilote dans l'intercom. Largage dans une minute.

Cette annonce provoqua un vif remue-ménage à l'arrière de l'appareil. Eugène et Rosie sanglèrent hâtivement leurs parachutes puis attachèrent à leurs cuisses les encombrants paquetages contenant leur équipement. L'artilleur de la mitrailleuse située dans le nez de l'appareil quitta son poste afin d'aider Dale à pousser dans le vide les caisses de ravitaillement destinées à la Résistance.

— Vingt secondes. Vent nord nord-est, cent vingt pieds minute.

Gagnée par la nausée, Rosie se tourna vers Eugène.

— Ça veut dire qu'on va se déporter vers la gauche ou vers la droite ?

— Légèrement vers la gauche. Approche, tu vas sauter la première.

Une ampoule verte illumina la cabine. Dale souleva la trappe rectangulaire à l'aide d'une corde. Un vent violent s'engouffra dans le fuselage puis l'appareil tout entier se mit à vibrer.

Eugène fixa la sangle du parachute de sa coéquipière à la ligne métallique qui courait au plafond de l'avion.

— En position ! ordonna Dale.

Stabilisé à deux cents mètres d'altitude, le bombardier volait à cent cinquante kilomètres-heure, à la limite du décrochage. À chaque seconde, il s'éloignait de quarante mètres de la zone de saut initiale.

Rosie s'assit au bord de la trappe, les jambes ballant au-dessus de l'abîme. En levant les yeux, elle surprit une expression anxieuse sur le visage de Dale. Eugène posa la main entre ses omoplates et la poussa dans le vide. Elle tomba comme une pierre pendant deux secondes. La sangle se tendit puis se détacha, libérant sa voile.

Le son rassurant de la soie claquant au vent parvint à ses oreilles. Si le pilote avait ordonné le largage à l'altitude prévue, il ne lui restait que quatorze secondes avant de toucher le sol. Elle distingua les contours d'une colline, mais chercha vainement du regard la balise lumineuse. Elle entendit le parachute d'Eugène se déployer au-dessus de sa tête, puis le craquement caractéristique des caisses rompant leur sangle. Une seconde plus tard, le *Fat Patty* vira lentement sur l'aile en direction de l'océan puis piqua vers le sol afin de se placer hors d'atteinte des radars.

Rosie compta à haute voix :

— Neuf Mississippi, dix Mississippi, onze Mississippi...

À cet instant, un faisceau de lumière croisa son regard. Elle resta éblouie quelques secondes, puis vit un bosquet se rapprocher à vitesse grand V. Au douzième Mississippi, elle tira sur une suspente et orienta sa trajectoire vers la droite.

Lorsqu'elle eut frôlé la cime des arbres, elle se trouva confrontée à une haute clôture de bois. La pointe de sa botte droite heurta l'obstacle mais elle effectua un roulé-boulé à quelques mètres de là.

Aussitôt deux torches se braquèrent dans sa direction, projetant son ombre démesurée sur les planches de l'enclos. Elle défit son harnais et rassembla hâtivement sa toile. Alors, elle entendit des mots prononcés en langue allemande.

Affolée, elle se laissa tomber sur les fesses et se tourna vers les hommes qui venaient à sa rencontre. Lorsqu'ils se trouvèrent à une dizaine de mètres de sa position, elle reconnut la silhouette de deux soldats casqués.

CHAPITRE DEUX

La Gestapo de Lorient avait établi son quartier général dans une grande villa confisquée à l'un des plus riches notables de la ville. L'Obersturmführer Huber était assis devant un petit bureau métallique, dans une salle d'interrogatoire aux murs nus. Une seconde table était réservée à la dactylographe chargée de consigner les confessions, mais il était une heure du matin, et aucune employée n'était disponible.

Vêtu d'un élégant complet gris, Huber accusait quelques kilos de trop. La chaîne en or de sa montre à gousset, fixée à l'un des boutons de son gilet, lui donnait des airs de dandy. Il étudiait ses ongles d'un air détaché lorsqu'un garde poussa une prisonnière dans la pièce. La fillette, d'une maigreur extrême, n'avait pas plus de quatorze ans. Elle ne portait qu'une culotte souillée et une veste d'homme tachée de sang dont les pans atteignaient ses genoux. Ses yeux étaient tuméfiés, son corps constellé de brûlures et d'ecchymoses.

— Édith Mercier, dit Huber lorsque le garde eut forcé la malheureuse à s'asseoir devant lui. Nous n'avons jamais eu le plaisir de nous rencontrer.

Édith brava le regard de l'officier. Son geôlier se tenait derrière elle, prêt à frapper. Elle n'avait jamais été conduite dans cette salle d'interrogatoire, mais elle était semblable à toutes les autres, avec son néon blafard vissé au plafond et sa forte odeur d'eau de Javel.

— Cette petite salope communiste m'a craché au visage, expliqua le garde. Ça lui a valu une bonne paire de baffes.

— Oh, Édith, feignit de s'indigner Huber. Édith ! Qu'est-ce que c'est que ces manières ? Tu ferais bien de te montrer plus respectueuse. C'est dans ton intérêt, crois-moi. Et pour commencer, je te prierai de répondre gentiment à quelques questions. Dès que j'aurai obtenu satisfaction, tu pourras te laver, je te trouverai de quoi manger et tu bénéficieras de conditions d'incarcération plus confortables.

La jeune fille le considéra en silence.

— D'où te vient ce caractère obstiné ? poursuivit l'officier. Tu n'es qu'une gamine, à la fin. Qui crois-tu impressionner ? Tu cours au-devant de graves ennuis, ma petite. Si tu tiens à en endurer davantage, libre à toi. Mais si tu préfères en rester là, il te suffit de me dire tout ce que tu sais sur la bande de terroristes à laquelle tu as prêté assistance.

Accablé par le mutisme d'Édith, Huber se tourna vers son subordonné et haussa un sourcil. Ce dernier la frappa violemment à l'arrière du crâne, si bien qu'elle fut propulsée en avant et se cogna le front contre la table.

— Encore, dit l'officier.

Édith encaissa un coup si violent qu'elle glissa de sa chaise et s'affala sur le carrelage. Le garde la força à se relever puis serra les mains autour de son cou.

— Qui est Alphonse Clément ? demanda Huber. Quand l'as-tu rencontré pour la dernière fois ?

Édith sentit le sang lui monter à la tête. Le garde lâcha prise, saisit son poignet et lui tordit le bras derrière le dos.

— Est-on vraiment obligés d'en arriver là ? soupira l'officier en secouant doucement la tête.

— Je ne sais pas de qui vous parlez ! cria Édith lorsque la douleur se fit insoutenable.

Huber sortit un carnet de sa poche et le posa sur le bureau.

— Nous l'avons trouvé sur toi le jour de ton arrestation.

— Je n'ai jamais vu cet objet de ma vie.

— Pourtant, cette liste codée a bien été rédigée de ta main. Nous savons que tu fais passer des messages pour Eugène Bernard, et de nombreux témoins affirment que tu rends régulièrement visite à Alphonse Clément au port de pêche.

— Ils mentent ! hurla Édith. Ce sont des traîtres !

Huber se pencha en avant.

— Tu vas me dire tout ce que tu sais, ou je te promets la nuit la plus longue de ton existence.

Édith éclata d'un rire sans joie.

— La dernière fois que j'ai été interrogée, votre collègue a prononcé la même menace, mot pour mot. Mais comme lui, vous n'obtiendrez rien de moi.

— Qui essayes-tu de protéger ? Je me suis occupé de plusieurs de tes amis, et ils n'ont pas mis longtemps à cracher le morceau. Pourquoi risquer ta vie pour sauver leur peau ?

Édith lâcha un grognement.

— Si vous en savez autant que vous le prétendez, pourquoi êtes-vous ici, en pleine nuit, à me bombarder de questions ?

Huber avait conduit d'innombrables interrogatoires. Il savait que la plupart des suspects ne résistaient pas plus de quelques minutes aux mauvais traitements. Seul un tiers d'entre eux parvenait à tenir un jour ou deux, de façon à permettre à un complice ou à un proche de disparaître dans la nature. Un prisonnier sur cinquante était capable de supporter les souffrances qu'Édith avait endurées.

— Tu n'appartiens pas réellement à la famille de Brigitte Mercier, n'est-ce pas ? demanda l'officier en faisant signe au garde de reculer vers la porte.

Édith savait que son tourmenteur avait changé de stratégie dans l'espoir de gagner sa confiance. Elle devait profiter de ce moment de répit pour récupérer. Elle décida de jouer le jeu tout en prenant garde à rester concentrée et à ne pas lâcher d'information capitale.

— Je n'ai jamais connu mes parents, expliqua-t-elle. Mme Mercier m'a adoptée quand j'étais toute petite.

— Mais elle te forçait à travailler, n'est-ce pas ?

— Je m'occupais de l'écurie et je rendais quelques services aux filles de ses maisons de tolérance.

Huber hocha la tête avec une tristesse composée.

— C'était davantage une patronne qu'une mère, si je comprends bien. La vie n'a pas toujours été rose, n'est-ce pas ?

— C'était toujours mieux que l'orphelinat. Enfin, ça, c'était avant que vous ne la fassiez assassiner.

— Mme Mercier a été victime d'un malheureux accident cardiaque lors d'un interrogatoire de routine.

— Pas de chance. Elle seule aurait pu répondre aux questions qui vous préoccupent.

Malgré la rage qui l'habitait, Huber tenta une dernière fois d'amadouer sa prisonnière.

— Elle te forçait à dormir dans l'écurie, comme une bête.

Édith était ulcérée par ces insinuations visant à salir la mémoire de sa protectrice.

— Et je suppose que je vais vivre dans le luxe, maintenant que la Gestapo s'occupe de mon cas...

L'officier se frotta les yeux, puis s'accorda quelques instants de réflexion.

— Où sont passés les animaux dont tu t'occupais ?

Il venait de toucher un point sensible. Édith se refusait à repenser à cet événement. Elle sentit une boule grossir dans sa gorge.

— Mon petit doigt m'a dit que tu avais vécu un moment terrible, insista Huber. Tes chevaux adorés brûlés vifs lors d'un raid aérien *britannique*... Tu as dû être dévastée.

Il voyait juste. Ce drame avait affecté Édith plus qu'aucun autre, y compris la mort de Mme Mercier.

Pour le plus grand plaisir de l'officier, une larme roula sur la joue de la jeune fille.

— Faites-nous porter du café et une cuvette d'eau tiède, lança-t-il à l'adresse du garde. Cette enfant a besoin de faire un brin de toilette.

— Vraiment, monsieur ? Méfiez-vous d'elle. Elle est prête à tout. Elle a mordu Thorwald au poignet, si profondément qu'on pouvait voir les tendons.

— Thorwald est un imbécile, répliqua Huber en se levant d'un bond. Édith n'est qu'une enfant, et je n'apprécie pas que vous contestiez mes ordres.

— Comme vous voudrez, monsieur, répondit le garde avant de claquer les talons et de quitter la pièce.

Huber contourna le bureau et posa une main sur l'épaule de sa victime.

— Je peux m'arranger pour te rendre la vie plus facile, dit-il. J'ai juste besoin d'un peu de grain à moudre.

Édith considéra le carnet posé sur la table.

— Tout ce qui se trouve là-dedans est rédigé dans un code très simple que m'a enseigné Eugène, dit-elle.

Huber était aux anges. Les jeunes agents de la Gestapo, comme Thorwald, considéraient qu'il avait fait son temps, mais aucun d'entre eux n'était jusqu'alors parvenu à faire craquer Édith. À ses yeux, son évocation de l'incendie qui avait ravagé les écuries relevait du pur génie.

Édith ouvrit le carnet.

— Les noms sont inscrits dans cette colonne. Ici se trouvent les adresses et les dates. Là, les lieux où nous nous sommes rencontrés et les détails du paiement.

— Tous les complices du réseau sont rémunérés ?

— Oui. Ils reçoivent de l'argent, mais aussi du chocolat et du café lorsque le ravitaillement le permet. Eugène estime qu'ils doivent être considérés comme des soldats de métier. Leur solde n'est pas très élevée, mais il pense que c'est un moyen de démontrer que les Anglais et les Américains sont conscients des risques qu'ils encourent.

— Comment fonctionne ce code ? demanda Huber.

— Il faut tracer une grille. Auriez-vous de quoi écrire ?

L'officier tira un stylo plume de la poche intérieure de sa veste, en dévissa le capuchon et le remit à Édith. D'une écriture minuscule, elle traça trois rangées de quatre lettres sur une page vierge.

— Ma main tremble, dit-elle. Thorwald m'a tordu les doigts.

— J'en suis navré, ma petite, soupira Huber en se penchant pour déchiffrer l'inscription.

V E F N
I L R C
V A A E

Il fronça les sourcils, puis eut l'idée de déchiffrer la grille de haut en bas.

Les mots *Vive la France*² se formèrent devant ses yeux. Le credo de la Résistance. Au moment précis où l'officier comprit qu'il s'était fait berner, Édith plongea la pointe du stylo plume dans son cou.

Elle n'avait jamais reçu d'entraînement au combat, mais Eugène lui avait prodigué quelques conseils théoriques. Conformément à ses enseignements, elle avait frappé à la jugulaire.

Lorsqu'elle retira le stylo, un jet de sang sous pression jaillit de la blessure. Huber essaya de crier, mais ses poumons étaient déjà engorgés. Il lâcha un gargouillis sinistre, tituba en arrière et s'effondra sur le bureau de la dactylographe.

Le quartier général de la Gestapo était placé sous bonne garde, mais Édith décida de tenter sa chance. Foulant pieds nus le sol inondé de sang, elle tourna la poignée de la porte

2. En français dans le texte. (NdT)

et se retrouva nez à nez avec le garde encombré d'une cafetière et d'une cuvette d'eau claire.

Elle fonça tête baissée et bouscula son adversaire, qui lâcha les récipients. Elle ne put enchaîner que trois foulées dans le couloir avant qu'il ne la rattrape.

— Alerte ! cria-t-il.

Elle tenta de lui porter un coup de stylo, mais il intercepta aisément son poignet et le tordit de toutes ses forces jusqu'à ce qu'elle lâche prise. Enfin, il lui cogna violemment la tête contre un mur.

À l'instant où Édith s'effondrait sans connaissance, deux SS en uniforme dévalèrent l'escalier menant au rez-de-chaussée. Le garde déboula dans la salle d'interrogatoire et découvrit le corps sanglant de son supérieur.

— Il est mort ? demanda l'un des SS.

— Bon Dieu, est-ce que tu es aveugle ?